

L'Écologie Philosophique : Un remède aux effets pervers de l'hyperspécialisation contemporaine.

Par : Hamid Amir

« Chez l'expert, l'aveuglement général enveloppe la lucidité spécialisée » écrit Edgar Morin¹ pour dénoncer les effets pervers multiples de l'hyperspécialisation contemporaine. Bien sûr, ce n'est pas la pensée spécialisée elle-même qui est en cause ; celle-ci est en effet essentielle pour la maîtrise des différents aspects de l'action humaine et des difficultés que rencontre l'homme dans sa vie quotidienne. Ce qui pose problème, c'est l'incapacité fréquente des esprits très spécialisés à raisonner sur le global et à prendre en compte correctement le niveau global dans leur réflexion, leurs réalisations et leurs préconisations. La pensée spécialisée, lorsqu'elle occupe trop de place dans la conscience individuelle, semble induire une perte de la vision globale.

Avant d'aller plus loin, il est important de clarifier ce que j'entends ici par « le global » et en quoi il est important de le prendre en compte. A l'échelle individuelle, la conscience du global c'est d'abord la conscience existentielle, une vision intuitive claire de l'aventure humaine personnelle, collective et historique, une perception constante de la finitude et de la fragilité de l'humain, mais aussi de ce qu'est le bonheur, pas seulement comme contentement d'un confort sans cesse amélioré, possession de choses désirées, ou fierté de solutionner des problèmes matériels, mais comme sentiment d'harmonie intérieure et extérieure². A l'échelle du destin collectif, ce qui est global concerne toute l'humanité et son influence s'exerce sur des décennies, voire des siècles. Ce sont d'abord les grandes cultures (notamment religieuses), les mythes et symboles sous-jacents aux civilisations et qui continuent à les influencer obscurément (notamment à travers les grands conflits et malentendus d'origine religieuse ou non³), malgré la désaffection superficielle de ces formes de pensée. Ce sont ensuite les grands choix de civilisation : applications généralisées de certaines technologies (industrielles, informatiques, médicales, génétiques, etc.), productivisme, mondialisation économique et financière, grands choix éthiques (droits de l'homme, principes juridiques, etc.), absence de choix éthiques dans certains domaines⁴, grands choix politiques (démocratie, république ou monarchie constitutionnelle, avec plus ou moins de volonté égalitaire), etc. Ce sont aussi les

¹ Edgar Morin, *Sortir du XX^e siècle*, Fernand Nathan, 1981, p. 337.

² Le terme « harmonie » signifie ici une absence de conflits internes et externes (ou leur minimisation), donc une intégration réussie, sur le long terme, des différents désirs, besoins (y compris spirituels), actions et relations de l'individu. Une définition plus précise est présentée dans : Hamid Amir, *Vol au-dessus d'une chute rapide. Méditations sur la perte du bonheur et les problèmes psychosomatiques de l'homme contemporain*, Publisud, 2011.

³ Le religieux imprègne toujours plus ou moins le culturel en profondeur, même si, bien sûr, il existe des malentendus essentiellement culturels (par exemple entre culture française et culture américaine), d'autres essentiellement religieux (nombreux à toute époque).

⁴ Il y a par exemple une bioéthique institutionnalisée, avec des comités de bioéthique officiels, mais il n'y a pas d'éthique des applications technoscientifiques en général, ni d'éthique économique institutionnalisées.

grands problèmes planétaires, comme le réchauffement climatique lié à l'effet de serre et l'érosion de la biodiversité.

Inaptitude de la civilisation actuelle à prendre en charge le global

On peut donc reconnaître, à travers ces exemples, que le global est prépondérant sur le particulier et le localisé, ses effets étant plus importants, plus universels, touchant toute l'humanité, que ce soit positivement ou négativement. Plus encore, le global n'est pas seulement la résultante des innombrables particuliers ; il se situe au-dessus, car il a des qualités propres, inexistantes au sein des particuliers qui le composent. C'est le concept d'émergence, propriété mise en évidence pour de nombreux systèmes complexes⁵. Conséquence de cette propriété: traiter correctement et séparément, à l'échelle des pays, chaque problème humain à résoudre, chaque situation particulière à maîtriser, chaque envie particulière à satisfaire, n'implique pas, comme le réductionnisme cartésien le suggère, que la résultante de toutes ces actions soit heureuse; on le constate facilement en analysant notre quotidien aujourd'hui. Morin nomme « paradigme de simplification » ce mode de perception cartésien qui réduit et parcellise le réel, engendrant des difficultés cumulatives et dont on commence à peine à mesurer la gravité : « Ce paradigme, qui contrôle l'aventure humaine depuis le XVII^{ème} siècle, a sans doute permis de très grands progrès de la connaissance scientifique et de la réflexion philosophique ; ses conséquences nocives ultimes ne commencent à se révéler qu'au XX^{ème} siècle »⁶. On se rend compte, en effet, que traiter des problèmes facteur par facteur, objet par objet, comme le fait notre civilisation à tous les niveaux, sans véritable souci d'intégration générale, crée d'autres problèmes à des niveaux souvent plus globaux (pollutions généralisées, destruction des milieux, surpopulation, misères relatives, conflits divers liés notamment au creusement des inégalités, maladies induites, stress, mal-être, etc.) Pourquoi tant d'effets négatifs à grande échelle ? Parce que les millions d'actions humaines fragmentaires et non intégrées déséquilibrent les systèmes complexes dont nous dépendons (biosphère, écosystèmes, sols, société en tant que structure culturelle, corps humain, etc.) et induisent la perte de leur résilience, propriété globale émergente, par excellence. La résilience des systèmes est en effet directement liée à leur complexité et notamment à la complexité des interactions qui s'y manifestent⁷, induisant des « effets tampons » face aux fluctuations naturelles dans le temps. Par contre, ces effets tampons disparaissent ou s'amenuisent lorsqu'ils subissent des transformations importantes et rapides que les fonctions naturelles du système complexe ne peuvent plus compenser. Ainsi,

⁵ Hugues Bersini, *Qu'est-ce que l'émergence ?*, Ed. Ellipses, 2007. Voir aussi Edgar Morin, « *Le défi de la complexité* », *Chimères*, été 1990 ; l'auteur écrit notamment (p. 4): « Le tout organisé est quelque chose de plus que la somme des parties parce qu'il fait surgir des qualités qui n'existeraient pas sans cette organisation » ;

⁶ Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Ed. ESF, 1990, p. 8

⁷ Le concept de résilience est aujourd'hui appliqué à différents domaines où s'expriment des interactions complexes (psychologie, sociologie, écologie, informatique, etc.) ; voir par exemple : Boris Cyrulnik, Claude Seron (dir.), *La résilience ou comment renaitre de sa souffrance*, Ed. Fabert, 2004 ; ainsi que : André Dauphiné, Damienne Provitolo, « La résilience, un concept pour la gestion des risques », *Annales de géographie*, n°654, 2007, p. 115-125.

Thompson, parlant de la résilience des écosystèmes forestiers, souligne que « La *perte de résilience* peut être causée par la perte de groupes fonctionnels »⁸, c'est-à-dire la perte d'éléments du système remplissant ensemble, de par leurs interactions, une ou plusieurs fonctions. Etant donné l'importance de cet aspect, une illustration à partir des exemples de systèmes complexes cités précédemment sera utile. Si l'on considère le sol, sa résilience est essentiellement liée aux nombreuses communautés microbiennes et de mésofaune qu'il nourrit et qui permettent : i) le recyclage continu des matières qui tombent à sa surface (cadavres, litières, bois et autres objets recyclables) en éléments minéraux dont les plantes ont besoin (N, P, K, S, etc.) , ii) un effet positif direct sur la nutrition et l'adaptation des plantes à leur milieu (à travers les symbioses mycorhiziennes et bactériennes), iii) un effet de barrière aux agents pathogènes, etc.⁹. Or ces communautés vivantes du sol sont partiellement détruites ou déstructurées par les nombreux traitements de choc que subissent les sols cultivés (disparition de la diversité végétale dans les monocultures, apports réguliers et massifs de pesticides et de fertilisants minéraux, etc.). Si on prend le cas de la biosphère, l'érosion relativement brutale de la biodiversité, garante de nombreux équilibres, les pollutions multiples (notamment de l'atmosphère et des océans), la dilapidation des énergies carbonées accumulées dans les sous-sols depuis des dizaines de millions d'années et transférées en quelques décennies vers l'atmosphère, ont des effets déstructurant à grande échelle affaiblissant la résilience de la terre, même si celle-ci a encore des tours dans son sac, y compris la possibilité d'éliminer l'espèce humaine comme ultime mécanisme de résilience. En ce qui concerne les sociétés humaines en tant que structures culturelles, les nombreux chamboulements rapides et les déconstructions qu'ont subis les cultures spirituelles et symboliques qui structuraient l'individu¹⁰, mais aussi, plus récemment, l'affaiblissement des grands idéaux, sans que soient produites des valeurs nouvelles suffisamment prégnantes qui les remplaceraient efficacement, induisent une perte de repères (ou d'identité) et une perte de sens à grande échelle, comme l'on décrit, par exemple, Charles Taylor¹¹ et Roch Duval¹². La relativisation de tous les discours, caractéristique de la société post-moderne, la tendance à vider le contenu sacré, symbolique et affectif du monde, jette sur la vie une impression d'insignifiance profonde¹³. En absence d'absolu ou d'utopies prégnantes, le désir essentiel¹⁴ se noie dans des désirs multiples superficiels et aliénants. Autrement dit, l'aspiration fondamentale à la plénitude, source d'enthousiasme et de joie et pilier de la résilience psychique, se noie dans la multitude conflictuelle des petits désirs et tendances que la société de consommation entretient à l'infini. Au final, il n'y a plus de direction de vie, plus de

⁸ Ian Thompson, « Biodiversité, seuils de tolérance des écosystèmes, résilience et dégradation des forêts », *Unasylva* 238, vol 62, 2011; p : 25-30.

⁹ Voir par exemple : Jean-Michel Gobat, Michel Aragno, Willy Matthey, *Le sol vivant : base de pédologie-biologie des sols*, Broché, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 2003.

¹⁰ Ces cultures, non seulement protégeaient l'individu contre la perte de sens et l'angoisse existentielle, mais aussi lui procuraient un enthousiasme et une gaieté quasi enfantine, liés aux croyances.

¹¹ Charles Taylor, *Grandeur et misère de la modernité*, Ed. Bellarmin, 1992.

¹² Roch Duval, *Morale et relations humaines*, Presse de l'Université Laval, 1983 ; voir notamment la première partie « La vie ».

¹³ Hamid Amir, « Le mal contemporain : un mal structurel », *Revue de Psychologie de la Motivation* n° 38, 2008, p. 53-62.

¹⁴ L'élan vital enthousiaste, voir : Paul Diel, *Psychologie de la motivation*, P. B. Payot, 1991 ; notamment p. 24-33 et 147-153.

cohérence vitale. Le psychisme est éclaté et le mal-être s'installe. Cette perte de l'enthousiasme vital, cet « oubli de l'être », Heidegger¹⁵, à la suite de Nietzsche, l'avait déjà formalisé, à travers le concept de nihilisme de l'homme moderne rendu petit et insignifiant par l'aliénation aux techniques et par la vie mécanique instrumentalisée qu'elles ont promue. A cela s'ajoute le fait que nos sociétés complexes, rigoureusement réglées et très exigeantes sont fortement anxiogènes ; de nombreuses personnes n'arrivent pas à s'y adapter. Duclos a souligné le lien existant entre, d'une part, la complexité et la difficulté de la vie aujourd'hui, et d'autre part la tentation de plus en plus forte de certains individus ou groupes fanatisés « d'éradiquer le mal » par des actions de violence d'apparence irrationnelle¹⁶. L'ensemble de ces difficultés contemporaines crée des poches de dépressions collectives, avec des effets négatifs multiformes et dont les conséquences se perçoivent clairement à travers des attitudes nihilistes violentes, qui s'expriment notamment dans les nombreux drames dont les médias nous abreuvent quotidiennement¹⁷. Ainsi, pour ces trois exemples de systèmes complexes (sols, biosphère et sociétés humaines), les déséquilibres induits par la civilisation sont liés à la perte de propriétés globales, perte qu'une vision purement cartésienne spécialisée ne sait pas diagnostiquer correctement à temps¹⁸, et encore moins corriger.

On aura compris à travers ces analyses qu'il est de la plus haute importance que les actions et applications spécialisées prennent en compte le niveau global, c'est-à-dire soient intégrées dans une stratégie et une vision globales de la civilisation, visant le bien de toute l'humanité sur le long terme. Or, on voit bien aujourd'hui que la majorité des acteurs influents dans l'évolution de notre monde, de notre quotidien, ne cherchent guère à intégrer les grandes actions et applications spécialisées dans un projet de civilisation pertinent dans l'optique d'un bien-être collectif à long terme, et cela non pas parce qu'ils n'en ont pas la volonté, mais parce qu'ils n'en ont plus une conscience claire et parce que les inerties liées à la résultante des innombrables actions spécialisées rend difficile à la fois une vision globale et une action efficace. On en est donc réduit partout à agir constamment sur une infinité de petits facteurs de façon dissociée (fourmilière des réalisations et inventions techniques et technologiques humaines, mais aussi petites actions politiques à court terme, compliquées par les visées politiciennes de convoitise du pouvoir), induisant une « cacophonie » d'effets contradictoires, voire conflictuels, alors que rien n'est fait pour agir efficacement sur les niveaux globaux essentiels. Plus encore, on est souvent aujourd'hui dans une fuite en avant intenable, consistant à traiter constamment par les démarches mêmes qui les ont créés, les problèmes induits par nos multitudes d'actions non intégrées. Pour l'effet de serre, on proposera, non de remettre en cause, ne serait-ce que modérément, notre modèle de vie excessivement gourmand et clairement non viable à long terme, mais d'élaborer des stratégies et technologies nouvelles permettant de s'adapter aux effets négatifs du réchauffement

¹⁵ Martin Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*, Tel, Gallimard, 1986.

¹⁶ Denis Duclos, « Idéologies folles et attentats de masse. Quand la culture de la haine s'approprie les technologies de mort ». *Le Monde Diplomatique*, Août 1995, p. 22-23. Et : Denis Duclos, *Le Complexe du loup-garou. La fascination de la violence dans la culture américaine*, La découverte, 1994.

¹⁷ Ainsi, par exemple, on s'étonne fréquemment que des milliers de gens, en Europe et ailleurs, rejoignent les extrémistes de l'Etat Islamique. La perte de repères et de sens et les difficultés d'adaptation individuelles et collectives en sont des causes importantes, en plus des causes économiques.

¹⁸ Certes, il y a presque toujours des penseurs qui font de tels diagnostics assez précocement, mais leur influence étant marginale, la prise de conscience générale est toujours excessivement tardive.

climatique et des technologies pour fixer le CO₂¹⁹. Lorsque les sols se déséquilibrent et s'épuisent à force d'exploitation intensive irraisonnée, on se contentera, pour compenser, d'injecter d'énormes quantités de fertilisants et de créer des organismes génétiquement modifiés adaptés aux nouvelles conditions, par exemple à de nouveaux herbicides, les anciens étant devenus inefficaces du fait des résistances induites. Lorsque les maladies de civilisation (obésité, maladies cardiovasculaires, cancer induits par des composés chimiques mal étudiés, allergies, etc.) augmentent partout sensiblement, lorsque le stress, la perte de repères et de sens provoquent chez un nombre de plus en plus important d'individus maladies psychosomatiques, dépressions et suicides, on se contentera de traiter séparément les symptômes correspondants, sans remettre en cause le mode de vie qui les engendre. Ce manque de vision intégrative globale est un problème dramatique, et de plus en plus urgent, auquel il importe fondamentalement de chercher des réponses.

Qu'est-ce que l'écologie philosophique ?

L'importance cruciale d'une maîtrise du global pour l'avenir de l'humanité apparaît de plus en plus claire ; en même temps, l'incapacité de nos sociétés à le prendre en charge est de plus en plus patente. Pourquoi ? Il y a notamment deux raisons qui expliquent cette incapacité : la première a déjà été précisée ; il s'agit du réductionnisme cartésien, conformation mentale dominante depuis plusieurs siècles et qui a conduit à un développement extrêmement parcellaire, hétérogène et non coordonné à l'échelle de la civilisation. La deuxième, également essentielle, est tout simplement l'évolution normale de l'espèce humaine, laquelle est partie d'une vie primitive très localisée, en petits groupes d'individus isolés, vers des communautés humaines de plus en plus vastes, de plus en plus complexes et de plus en plus interactives. Ainsi, l'action de l'espèce humaine sur son milieu, ses multiples constructions et réalisations techniques, technologiques et socioéconomiques ont d'abord façonné le monde à l'échelle locale, mais en de très nombreux points, sans que les effets globaux ne soient ni perçus, ni pris en compte, alors même qu'ils s'accumulaient. C'est seulement depuis peu que l'on a atteint une intensité d'interactions déterminante au niveau mondial, obligeant l'humanité à commencer à se penser à l'échelle de la biosphère et, corrélativement, du long terme. Ainsi, les connaissances scientifiques et la prise de conscience liées aux réalités globales et aux différents niveaux de fragilité de la biosphère et de l'humanité sur le long terme sont récentes. Elles datent de la fin du XX^{ème} siècle, avec l'apogée du développement industriel, puis l'essor de l'informatique et, corrélativement, de la mondialisation commerciale et financière²⁰. Ces connaissances restent, de ce fait, peu consistantes, en particulier au niveau des moyens et stratégies à développer pour solutionner les problèmes globaux de civilisation. Je ne parle pas ici des propositions spécialisées pour traiter les problèmes un à un, de façon cartésienne, (par exemple, sur le réchauffement

¹⁹ Il y a certes aussi quelques efforts pour réduire la production de gaz à effet de serre, mais cela reste très faible par rapport à ce qui devrait être fait pour palier efficacement au réchauffement et à ses effets ; de plus, on a tellement tergiversé avant de commencer à s'y investir que le problème est devenu presque insurmontable.

²⁰ Régis Bénichi, *Histoire de la mondialisation*, Vuibert, 2006.

climatique, ou sur les besoins en nourriture de l'humanité de demain), mais de stratégies de changements systémiques globaux permettant d'aller vers un monde mieux intégré et donc vers une meilleure qualité de vie.

L'ensemble de ces réflexions suggèrent une idée simple, mais aux implications majeures: nous arrivons dialectiquement à une période cruciale où il devient indispensable de nous concentrer plus sérieusement et plus massivement sur la maîtrise du global, notamment de l'orientation de la civilisation par rapport à l'objectif du bien-être de l'humanité sur le long terme. Autrement dit, il est temps de développer une nouvelle spécialité officielle, la « non-spécialisation » intégrative, c'est-à-dire la focalisation sur une recherche interdisciplinaire et transdisciplinaire au plus haut niveau visant à corriger les contradictions et effets pervers de la machinerie civilisationnelle, en vue de consolider sa résilience. Cette « non-spécialité » existe certes déjà, mais de façon marginale, donc inopérante²¹. Il s'agit de la renforcer considérablement et de lui donner l'importance majeure qu'elle devrait avoir, c'est-à-dire une position à partir de laquelle les actions spécialisées pourront être coordonnées. Les réflexions et recherches à amplifier sont notamment celles qui visent à résoudre les problèmes d'origine civilisationnelle les plus globaux, en intervenant au niveau systémique. J'appelle cette approche « écologie philosophique ». Pourquoi une telle appellation? Parce que précisément ce qui manque aujourd'hui, y compris dans le domaine philosophique de plus en plus absorbé par la spécialisation²², c'est la vision intégrative reliant les grandes options civilisationnelles, les idées et courants dominants, les disciplines scientifiques, les diverses applications techniques et technologiques, tout cela réfléchi à l'aune des aspirations fondamentales de l'être humain. Le terme « écologie » correspond bien à cela, l'écologie étant la science des interactions au sein des systèmes où se manifestent la vie, les écosystèmes. On pourrait ainsi considérer les diverses connaissances et applications (technologiques, économiques, médicales, sociales, éducatives, politiques, etc.) comme des « idéosystèmes » dont il s'agit d'étudier les liens et interactions en vue d'y inventorier les contradictions et conflictualités, puis de rechercher des propositions intégratives qui les harmoniseraient. Cet objectif est d'ailleurs globalement celui de la transdisciplinarité qui est une démarche intégrée pouvant concerner tous les domaines de la connaissance²³ et traduisant une pensée complexe traitant les différents niveaux d'une réalité²⁴. L'écologie philosophique prône en effet la démarche transdisciplinaire, mais avec un objectif central, celui de corriger les contradictions de la civilisation humaine, de la réorienter et de veiller à ce qu'elle garde une direction compatible avec le bien-être de l'humanité. Il s'agit, par exemple, de créer des ponts permanents et puissants entre les sciences techniques et les sciences humaines (notamment anthropologie, sociologie, psychologie et psychosociologie), afin d'orienter les applications par rapport aux besoins et aspirations humains fondamentaux. Il s'agit aussi de déconstruire les spécialités et

²¹ Il y a, en effet, quelques penseurs qui se situent dans la synthèse globale et la vision systémique, mais leur nombre est négligeable par rapport aux spécialistes de domaines pointus, et leur influence objective reste très faible.

²² L'intérêt principal de la philosophie était jadis précisément son caractère global, puisqu'elle visait une compréhension et une maîtrise générale de la vie, c'est-à-dire la sagesse.

²³ Barasab Nicolescu, « Une nouvelle approche scientifique, culturelle et spirituelle : La transdisciplinarité », *Passerelles*, n° 7, 1993.

²⁴ Edgar Morin, « Interdisciplinarité et transdisciplinarité », *Transversales Science Culture*, n° 29, 1994, pp. 4-8.

leurs visées pratiques pour les réorienter sur des bases et des concepts plus généraux permettant d'harmoniser leurs implications civilisationnelles. Il faut en effet, percevoir que de nombreux corpus de sciences appliquées (et donc les applications qui en résultent) sont structurés et orientés selon des paradigmes qu'il faut désormais dépasser (vision purement productiviste, perception centrée sur le consumérisme, la rentabilité et la concurrence, etc.). L'idéologie écologiste actuelle participe de cette déconstruction, mais elle reste centrée sur une vision purement biologique ; il s'agit justement de l'élargir à une perception philosophique et existentielle. L'écologie philosophique pourrait ainsi devenir l'antidote des effets nocifs d'un cartésianisme qui a façonné la société moderne depuis plus de trois siècles et a conduit précisément à cette parcellisation conflictuelle de la civilisation, en raison du principe erroné selon lequel résoudre séparément chaque problème et satisfaire séparément chaque besoin conduirait au bonheur.

L'écologie philosophique n'est pas une idéologie

On pourrait arguer que cette vision est une utopie inadaptée, une n^{ième} idéologie similaire à celle du communisme ou de l'écologisme radical et qu'elle serait non seulement irréaliste, mais dangereuse. L'écologie philosophique est à l'opposé de ces courants du fait même de sa démarche intégrative, car les idéologies visent presque toujours à corriger une défaillance actuelle en poussant à l'extrême la correction compensatrice, avec comme conséquence une dérive vers une autre extrême. Plus clairement, l'écologie philosophique ne vise nullement à planifier de façon rigide l'évolution de la civilisation, ni à mettre au pas le marché à l'échelle mondiale, mais simplement à produire la connaissance synthétique et les conceptions scientifiques, anthropologiques et éthiques convaincantes qui amèneront l'homme à se réorienter spontanément vers ce qui lui apparaîtra comme bien meilleur que le projet civilisationnel actuel (qui n'existe d'ailleurs pas). Il s'agit, selon les termes de Morin et Naïr, de produire une véritable politique de civilisation²⁵ orientée démocratiquement. Ces connaissances peuvent en effet éclairer l'élaboration d'une charte d'orientation à long terme sur la base d'un vote par le peuple des principaux choix de civilisation²⁶. La seule différence avec la situation actuelle est justement la prise en compte du long terme et du global dans les choix démocratiques, alors qu'aujourd'hui ces aspects ne sont pas choisis par le peuple, mais essentiellement par des technocrates et des entreprises, en absence de toute coordination et sans aucune vision claire de la direction globale prise par la civilisation. Il n'est en effet pas excessif d'affirmer que les sociétés modernes les plus avancées sont, par rapport à leur évolution à long terme, des dictatures techno-économiques.

²⁵ Edgar Morin, Sami Naïr, *Une politique de civilisation*, Arléa, 1997.

²⁶ Ce vote doit être déconnecté des votes sur le court terme, afin de ne pas créer chez le citoyen un conflit entre ses besoins à court terme et ses aspirations globales. Pour plus d'éléments sur cette conception voir: Hamid Amir, « Démocratie et long terme. Pour une charte de civilisation ». In : *Idées-forces pour le XXI^e siècle*. Ed. Chronique sociale, Paris, 2008, p. 125-130.

Une telle conception intégrative de la civilisation suppose le développement d'une éthique de civilisation qui reste à construire, non pas comme une idéologie qu'on tenterait d'imposer, mais comme une réflexion philosophique intégrative basée sur la connaissance interdisciplinaire, pour en tirer ce que peut être le bien-être commun à long terme. C'est précisément l'un des buts de l'écologie philosophique. Ce corpus intégré et synthétique, clairement exprimé, amènera la majorité à exiger démocratiquement une réorientation civilisationnelle sur des bases désormais plus solides²⁷.

La civilisation cartésienne se noie dans une infinité de réalisations spécialisées

Il est intéressant de constater que l'écologie n'existe en tant que science (discipline de la biologie), que depuis peu (XX^{ème} siècle)²⁸, bien qu'elle ne nécessite pas, comme d'autres sciences récentes, de techniques très pointues qui auraient conditionné sa naissance. Pourquoi ce retard ? Justement parce que l'homme moderne, du fait de la tournure d'esprit cartésienne, excelle plus dans la pensée rationnelle analytique et focalisée sur un facteur, un objet, un aspect précis du réel, et a beaucoup plus de mal à rationaliser le global. Il est vrai toutefois que depuis une à deux décennies, on voit se développer de plus en plus les approches pluridisciplinaires et interdisciplinaires en sciences. Ainsi, la Stratégie Nationale de la Recherche en France insiste désormais sur l'importance des approches globales, interdisciplinaires et systémiques²⁹. Malheureusement, il reste beaucoup de chemin à parcourir pour que cet effort aboutisse à une véritable intégration et un changement civilisationnel significatif. Cela nécessitent, en effet, une compréhension des interactions complexes à l'échelle la plus globale, entre les grands systèmes : écologiques, techno-économiques, culturels, politiques, sociologiques, éthiques, psychologiques, etc. ; or dans ce domaine nous sommes encore des ignorants, et il est plus que jamais urgent de remédier à cette ignorance.

Dans nos sociétés, nous avons spécialisé, de façon de plus en plus poussée, de plus en plus pointue, la plupart des métiers, ce qui est légitime, mais nécessite aussi de produire,

²⁷ Il en résulte, à postériori, que le développement d'une connaissance intégrative et d'applications intégrées sur une base éthique (c'est-à-dire prenant en compte les objectifs de bien-être de l'humanité à long terme), est probablement la solution permettant le dépassement des clivages politiques traditionnels gauche/ droite, par un éclairage global amenant une vision claire des perspectives de l'humanité sur le long terme, où il ne s'agit plus ni de sacrifier la liberté pour l'égalité, ni l'égalité pour la liberté, mais de prendre en compte ces deux aspects dans un politique civilisationnelle systémique intégrant aussi les aspects écologiques, ainsi que d'autres enjeux majeurs, notamment l'équilibre psychosomatique de l'individu (réduire le stress, créer du sens, etc.). Cette conception peut certes paraître utopique, mais n'est en réalité rien d'autre que la démarche pragmatique pour traiter le global et long terme. Il s'agit juste de savoir si on veut s'y atteler avant que ce ne soit trop tard. En termes pragmatiques, on peut imaginer qu'une telle politique de civilisation soit recherchée d'abord à l'échelle de l'Europe, ensemble géopolitique qui est aujourd'hui le plus à même de porter une telle stratégie et de servir ensuite de modèle pour les autres nations.

²⁸ Peter J. Bowler, *The Earth Encompassed. A History of the Environmental Sciences*, W-W Norton and Company, 2000.

²⁹ Stratégie Nationale de la Recherche. Rapport de l'Atelier n°1 : Gestion sobre des ressources et adaptation au changement climatique. Mars 2014.

proportionnellement à la compartimentation fine ainsi induite, des penseurs du lien intégratif entre ces milliers d'activités disparates et peu harmonisées et ceci à différents niveaux, y compris le plus global, niveau qui intéresse en premier l'écologie philosophique. La pensée spécialisée est largement dominante dans les décisions et les réalisations. Certes, on est obligé, notamment à l'échelle politique, d'avoir une vision synthétique et générale ; mais celle-ci est souvent archaïque, improvisée et superficielle ; elle n'est ni correctement rationalisée, ni systématisée comme le sont les spécialités elles-mêmes ; c'est une des tares majeures de la civilisation actuelle. Ainsi, chez la majorité des personnes très spécialisées (qui occupent souvent des postes influents³⁰), la focalisation sur l'analyse fine des mécanismes et les stratégies fragmentaires, parfois antinomiques, qui en résultent, empêchent généralement d'avoir une intuition du global et une vision générale reliée aux fondements existentiels de l'homme. La lucidité générale se noie littéralement dans d'innombrables préoccupations et réflexions fragmentaires. On se soucie partout de milliers de petits aspects très techniques, essentiellement en termes de résolution de problèmes, de confort matériel, ou de gestion/organisation, mais on ne se soucie que très peu de réfléchir en profondeur à comment intégrer ces différentes petites actions spécialisées en vue d'objectifs globaux, notamment le bien à long terme de l'humanité³¹. C'est dans ce sens que Munford écrit à propos de la civilisation moderne : « Tandis que chaque partie du processus devient plus mécanisée et rationalisée, l'ensemble tend à échapper au contrôle humain, si bien que même ceux qui sont censés être préposés à la garde de la machine deviennent ses agents passifs et finalement ses victimes. »³² La conformation mentale nécessaire à une focalisation spécialisée très fine est diamétralement opposée à la conformation mentale d'une sagesse philosophique authentique, c'est-à-dire d'une vision intégrative prenant en compte des objectifs fondamentaux sur le long terme. Cette sagesse nécessite une vision systémique et écologique, au sens le plus large³³, de l'existence, la vie essentielle et la recherche du bonheur collectif se situant justement à l'échelle la plus globale qui soit. Il est dès lors extrêmement difficile de concilier la conformation mentale du spécialiste avec celle d'une véritable sagesse.

Un autre aspect complique la situation : les problèmes traités par les spécialités technoscientifiques et les problèmes globaux de notre civilisation se situent à des échelles différentes. Dans le premier cas, il s'agit d'aspects directement concernés par l'expertise elle-même, dans le deuxième cas, ce sont essentiellement des effets induits secondairement, de manière cumulative à l'échelle de trois à quatre siècles, dégâts collatéraux que l'homme jusqu'à présent ne maîtrise absolument pas : effets des mécanismes de concurrence et de marché à grande échelle, effets cumulatifs sur le long terme des nombreuses actions techniques humaines, comme l'effet de serre et les maladies dues aux pollutions, conséquences structurelles générales sur le mode de vie de l'homme, comme l'indisponibilité et le stress nourris par la compétition généralisée, etc. Ces mécanismes ne sont globalement

³⁰ Le terme « technocrates » est justement forgé pour désigner cette classe de gens influents, mais manquant de bon sens et de vision existentielle.

³¹ Bien sûr, il y a quand même des travaux intégratifs sur certains aspects et certains niveaux, permettant un fonctionnement encore à peu près viable de la civilisation, mais cela reste très loin de ce qui est possible et objectivement réalisable, compte-tenu des potentialités existantes.

³² Lewis Munford, *Les transformations de l'homme*, P.B. Payot, 1974, p. 173.

³³ C'est-à-dire prenant en compte la complexité des interactions non seulement des systèmes vivants, mais aussi psychiques et culturelles (incluant les aspects civilisationnels et historiques).

maîtrisables que dans le cadre d'une société ayant développé une recherche approfondie sur les effets structurels complexes de nos actions et projets à l'échelle de la civilisation.

En dernière analyse, l'écologie philosophique doit aboutir à une synthèse intégrative orientée par une éthique claire, cherchant à trouver les conditions de convergence des innombrables activités humaines, vers un avenir mieux maîtrisé et plus conforme aux besoins humains fondamentaux, en comparaison avec cette absence totale de vision à long terme qui caractérise notre monde actuel. Encore une fois, il ne s'agit pas de revenir à la tentation d'une société bridée et enrégimentée par une planification bureaucratique sclérosante, mais d'une vision éclairée permettant une orientation démocratique sur la base d'une connaissance synthétique intégrée des rouages technologiques, économiques, politiques et psychosociologiques de la machinerie civilisationnelle et de leurs effets directs et structurels sur le bien-être ou le mal-être de l'homme.

La spécialisation contemporaine très fine est aliénante

En quoi la spécialisation empêche-t-elle d'avoir une vision globale intégrative ? Il importe de préciser cet aspect. La vision cartésienne spécialisée et la vision intégrative sont en effet deux conformations mentales opposées, ce qui signifie que le développement important de l'une tend à inhiber l'autre dans notre esprit. Comme l'écrivait déjà Pascal « il est rare que les géomètres soit fins et que les fins soient géomètres »³⁴. Pourquoi ? Parce que les stratégies hyperspécialisées nécessitent beaucoup d'investissement, en termes de temps et d'énergie, dans l'analyse fine et dans les techniques, méthodes et concepts élaborés qu'il faut prendre le temps d'assimiler, puis d'appliquer avec rigueur. Or tout cela est aliénant³⁵. La cause principale de cette aliénation, en plus de l'aspect accaparant de ces tâches, semble être la focalisation sur le respect des paradigmes et de l'axiomatique de la spécialité, lesquels sont structurellement en discontinuité avec la réalité globale, du fait qu'ils se situent sur des sphères conceptuelles différentes³⁶. Ainsi, le spécialiste une fois rentré complètement dans sa sphère, une fois absorbé par sa spécialité, n'a plus assez d'énergie pour en sortir efficacement, pour consacrer encore autant d'énergie à la vision globale, laquelle est aussi accaparante et nécessite des concepts et des approches différentes. L'esprit hyperspécialisé, en s'imprégnant de plus en plus des spécificités de sa discipline, perd peu à peu la perception existentielle, la vision claire des réalités globales. C'est pour cette raison que Krisnamurti exhorte l'homme à se libérer du connu³⁷, pour s'en désaliéner. Il est donc nécessaire que d'autres personnes que

³⁴ Blaise Pascal, *Pensées et Opuscules*, Hachette, 1929, p. 318.

³⁵ Voir par exemple : Claude Jannoud, *La crise de l'esprit*. Ed. L'Age de l'Homme, 2001. L'auteur écrit notamment (p. 89) « L'accumulation des savoirs, l'hyperspécialisation, avec comme connotation, le corporatisme, nourrissent l'aveuglement et l'aliénation. »

³⁶ Par « sphère conceptuelle », j'entends un ensemble de perceptions cognitives formant un tout cohérent et correspondant à un niveau de réalité donné, qu'une stratégie mentale donnée permet d'explorer. Ainsi, toute spécialité scientifique est une sphère conceptuelle, de même à un niveau plus large, l'art ou la philosophie. Voir : Hamid Amir, *Le Défi du prochain siècle : Concilier rationalité et spiritualité*, Publisud, P. 20-25.

³⁷ Judy Krisnamurti, *Se libérer du connu*, Stock + Plus, 1981.

les spécialistes de chaque domaine se penchent sur les aspects intégratifs liés à la civilisation et s'y « spécialisent » au sens de s'y consacrer totalement.

On pourrait rétorquer qu'il n'y a nul besoin pour cela « d'écologie philosophique » et que cette fonction est classiquement celle des philosophes, ou de certains philosophes. Cela devrait effectivement être le cas, mais force est de constater que, d'une façon générale, la philosophie aujourd'hui ne remplit pas correctement ce rôle, d'une part parce qu'elle aussi s'est spécialisée, et d'autre part parce que les problèmes civilisationnels à l'échelle planétaire ne sont devenus une préoccupation importante que récemment. C'est donc seulement maintenant qu'on peut prendre conscience de la nécessité d'une tâche spécifique dans ce domaine. Cette tâche pourrait effectivement être dévolue à des philosophes et anthropologues, et il s'agit justement ici de la clarifier et surtout d'argumenter son importance et la nécessité de son développement rapide au niveau institutionnel, pour contrebalancer le poids énorme de l'aliénation spécialisée.

Un autre aspect aggrave cette aliénation du spécialiste : l'individu contemporain a déconstruit la morale traditionnelle à base religieuse, ainsi que les grandes utopies, de sorte qu'il n'a souvent plus de vision éthique claire sur l'humanité. Ainsi, en absence d'une réflexion philosophique personnelle approfondie, le spécialiste n'intègre pas ses conceptions spécialisées, en vue d'un idéal humain global. Lorsqu'il existe, cet idéal est généralement étriqué ; c'est par exemple une vision purement technocratique du monde, où importe surtout de réussir efficacement des réalisations, des objectifs matériels rentrant dans une stratégie de développement économique fidèle à un modèle dominant. C'est pour cette raison que nos spécialistes nous condamnent aujourd'hui à une fuite en avant constante, sans aucune vision claire de l'avenir, à tenter sans arrêt de résoudre des petits problèmes en en créant sans cesse d'autres à une échelle supérieure.

Pourquoi ne traite-t-on aujourd'hui que superficiellement, et sans efficacité, les grands problèmes de l'humanité? Ce sont certes des problèmes difficiles et complexes, mais précisément, c'est la rareté des approches globales intégratives qui font que l'on ne sait pas quoi faire. Une science intégrative approfondie du global, reliant les connaissances essentielles de toutes les grandes disciplines, permettrait, en absence de solutions immédiates, de proposer au minimum un plan volontariste et ambitieux de réforme systémique à l'échelle mondiale pour atteindre ces objectifs, en prenant en compte toutes les limites, y compris les grandes forces d'inertie que constituent, par exemple, les intérêts des puissances financières. Il faut par ailleurs admettre, comme l'histoire l'a montré de temps en temps, que les grandes inerties peuvent être levées presque spontanément lorsque la conscience collective l'exige sur des bases saines et clarifiées.

Institutionnaliser la démarche intégrative globale

Le penseur de la synthèse intégrative globale rencontre par ailleurs des barrières très difficiles à surmonter, précisément parce que la pensée globale est peu valorisée. A ce niveau, il y a en effet une difficulté épistémologique de fond liée à la nature même de la pensée contemporaine où domine l'esprit cartésien et qui veut que la connaissance la plus rigoureuse et la plus efficiente soit celle du spécialiste « pointu ». En effet, contrairement à ce qui se passait il y a quelques siècles, où une même personne pouvait prétendre dominer plusieurs disciplines, on considère aujourd'hui qu'il n'est pas possible de maîtriser individuellement une problématique globale de façon rigoureuse, car le savoir est déjà extrêmement large dans une seule discipline. Il apparaît donc plus raisonnable de découper chaque problématique globale en nombreuses petites tâches et que chaque chercheur s'attaque seulement à une facette, un aspect pointu de la problématique. Ceci est effectivement vrai, mais c'est précisément pour cela que la tâche d'intégration globale interdisciplinaire devient de plus en plus essentielle. Cependant les écueils sont énormes. Ainsi, les revues scientifiques qui publient des articles intégratifs (donc interdisciplinaires) sont très rares, du fait même qu'elles sont toutes spécialisées³⁸. De même, il y a très peu d'éditions qui acceptent des ouvrages synthétiques de non-spécialistes. Or, selon le principe même de l'émergence noté précédemment, le cumul de nombreux résultats spécialisés traitant de toutes les facettes d'une problématique, n'aboutit pas à une maîtrise globale de la problématique en question, car les aspects structurels et systémiques ne sont, de ce fait, pas pris en compte, de sorte qu'une synthèse réalisée par des spécialistes ne permet pas d'atteindre une vision systémique complète dans une problématique globale.

Il faut donc admettre aujourd'hui: i) que les approches intégratives très globales sont absolument essentielles, qu'elles manquent cruellement et doivent donc être institutionnellement valorisées et favorisées, ii) qu'elles doivent être le fait de spécialistes de l'intégration qui sont aujourd'hui très rares, iii) enfin (et c'est le point le moins accepté), que celui qui se spécialise dans le global systémique peut être rigoureux et efficient sans aller dans le détail de tous les aspects traités. On ne peut évidemment pas être à la fois synthétique et pointu sur tous les aspects traités dans une optique intégrative. La maxime de Molière reste valable : on ne peut pas savoir à la fois un peu de tout et tout de chacune des choses abordées ; mais il est primordial qu'une partie des chercheurs s'occupe « d'un peu de tout » plutôt que de « tout d'une chose ». Il est en effet tout à fait essentiel de saisir que ce manque de connaissances « pointues » sur chaque aspect traité n'est pas problématique en soi, car dans la sphère globale explorée, les mécanismes très fins s'expriment en tant que résultante, dont il

³⁸ Ainsi, les experts qui jugent un article pour une revue le font à l'ornière de leur spécialité et ne sont généralement pas capables de saisir la valeur d'une approche globale ou nouvelle, sortant de leurs repères habituels, sans compter que, très souvent, ils se braquent sur le respect de petites règles de forme, ou de définitions conceptuelles liées à leur spécialité, avant même de juger le fond. Ils exigeront, par exemple, une étude bibliographique détaillée sur les aspects qu'ils connaissent, sans se soucier de la cohérence générale.

importe seulement de prendre en compte l'expression générale³⁹. Ainsi, par exemple, lorsqu'Einstein a mis au point la théorie de la relativité générale (une des théories les plus globales en science), il n'avait nul besoin de connaître de façon exhaustive toutes les théories pointues de la physique. Il n'avait besoin que d'avoir assimilé correctement, et surtout d'avoir intégré dans son expérience intuitive des choses, les idées et théories principales de la physique de son temps et non les nombreuses connaissances spécialisées du domaine. Il est même vraisemblable que l'assimilation des niveaux très spécialisés de connaissances en physique aurait au contraire inhibé son intuition globale et donc freiné la découverte d'une théorie générale sortant totalement des paradigmes de ces spécialités. Il importe donc que l'on puisse écrire pour dire un peu de tout plutôt que tout d'une chose, mais de le dire en spécialiste de l'intégration globale, en mettant en relief ce qu'il est essentiel de saisir dans le tout et dans les liens entre les éléments du tout. En raison de cette difficulté épistémologique qui fait que les approches intégrées sont peu valorisées, la fonction de spécialiste de l'intégration globale doit être institutionnellement favorisée. Un « écologue philosophique » doit avoir des connaissances synthétiques générales dans de nombreux domaines, mais le plus important est qu'il sache les relier structurellement pour atteindre une fécondité, une efficacité en termes de diagnostic des problèmes civilisationnels et de vision prospective, permettant de proposer des solutions intégrées concernant toute l'humanité sur le long terme, et en même temps suffisamment pragmatiques pour être envisageables à moyen terme. En réalité, il faut souvent des dizaines d'années d'activité de synthèse avant d'avoir un recul suffisant pour produire une vision globale pertinente.

En conclusion

La domination de la pensée cartésienne spécialisée dans l'aventure civilisationnelle contemporaine a produit un monde compartimenté, plein de contradictions, de pratiques et de technologies antinomiques et engendré peu à peu de nombreux problèmes à l'échelle globale, dont le traitement est aujourd'hui très insuffisant et qui peuvent entraîner l'humanité vers des catastrophes. Trouver des solutions à cette situation nécessite un changement structurel important. Un des aspects de ce changement est la production de penseurs de l'intégration à l'échelle la plus globale, approche appelée ici écologie philosophique. Il faudra tendre à placer les pratiques et applications diverses spécialisées sous le contrôle de stratégies d'orientation civilisationnelle à long terme, synthétisées sur la base d'une intégration globale des connaissances actuelles dans tous les domaines et d'une éthique du bien-être collectif. Ces stratégies devront faire démocratiquement consensus, sous la forme, par exemple, d'une

³⁹ C'est ce qui explique, par exemple, qu'on ne soit pas obligé d'être chimiste pour faire de la biologie cellulaire, bien que les différents événements intracellulaires soient conditionnés par les réactions chimiques qui s'y produisent. De même, il n'est pas nécessaire d'être spécialiste de psychologie pour faire de la sociologie, bien que les interactions des groupes humains soient conditionnées par la psychologie des individus qui les composent. On se situe à un niveau donné (une sphère conceptuelle) qui permet une analyse valable sans avoir à explorer des niveaux plus fins. Il en est de même lorsque l'on se situe sur le plan intégratif global d'une problématique donnée : le niveau fin n'est pas nécessaire.

charte de civilisation⁴⁰. L'écologie philosophique est une écologie des idées, des visions du monde et des pratiques et réalisations qui en résultent, écologie qui seule permet de reconstituer correctement le puzzle dont l'approche cartésienne a dispersé les morceaux et disloqué l'harmonie.

⁴⁰ Hamid Amir, « Démocratie et long terme. Pour une charte de civilisation », *opt. citée*